

A une représentation d'*CEdipe à Colone*, vous voyez que je vous parle d'un temps bien éloigné, d'un temps où, à défaut de ces nouveautés si pauvres de fond et si riches d'accessoires, de ces nouveautés étourdissantes pour les oreilles et si éblouissantes pour les yeux, qui se succèdent comme par enchantement aujourd'hui sur notre première scène lyrique, on ne se faisait autrefois aucun scrupule d'étaler de temps en temps les modestes merveilles de l'ancien répertoire, *Orphée, Armide, Didon, les Deux Iphigénies, Alceste, les Danaïdes; la Vestale, Fernand Cortès [Cortez], CEdipe à Colone* enfin; à une représentation d'*CEdipe à Colone*, dis-je, il y avait au parterre un honnête vieillard, un de ces anciens amateurs de l'ancienne musique, qu'il est devenu de bon ton, à présent, de désigner sous la dénomination de *perruques* ou de *ganaches*. Or, ce vieux bonhomme, se pâmait aux accens d'Egiste et d'Antigone:

«Il trépignait de joie, il pleurait de tendresse,»

pour me servir des expressions d'un nommé Nicolas Boileau, que certains représentans de notre moderne littérature ont cru suffisamment honorer en le mettant à un rang distingué parmi les *encroûtés*. Sur la banquette, derrière lui, était assis un étudiant en médecine, jeune enthousiaste aussi de la musique de Sacchini. Tous les deux étaient fort émus; mais chez le vieillard, l'émotion se manifestait par des gestes, des paroles entrecoupées, des soupirs, des sanglots, des hoquets. Chez le jeune homme, elle était morne et concentrée. Non loin de nos deux personnages se trouvait un monsieur qui prenait fort raisonnablement son parti de ce qui se passait sur la scène. Le contraste de ces trois physionomies aurait pu donner lieu à des observations du plus haut intérêt. Ne comprenant pas que le vieillard pût se lamenter de cette manière dans le sanctuaire des jeux et des ris, dans le temple de la folie et des enchantemens, le dernier de ces trois individus adressa la parole au plus âgé, et lui dit de l'air le plus touchant: «Mais, Monsieur, rassurez-vous, ceci n'est qu'un spectacle, je vous le jure. Ces hommes, ces femmes jouent un rôle. Ils ont bien dîné; au sortir d'ici, ils iront se mettre au lit en paix, dormiront bien, et demain, ils se lèveront frais et dispos; ne craignez rien, je vous le répète, ce n'est qu'un spectacle.» Notez qu'en disant cela, l'honnête monsieur pelait une poire avec son couteau, et la mangeait tranquillement par quartier.

Mais le vieillard ne l'entendait pas. Tout entier à ses impressions, l'intensité du sentiment sous l'empire duquel il était, le rendait sourd à tout ce qui n'était pas chant et musique. Le voisin recommença plusieurs fois sa bienveillante explication sans pouvoir jamais se faire écouter. Quand le rideau fut baissé, le vieux amateur se leva pour sortir; par hasard il jeta les yeux sur la figure de l'étudiant qui était resté muet et comme pétrifié; il le vit pâle, suffoque, prêt à se trouver mal. — *Grand Dieu! monsieur, que c'est beau, s'écria le vieillard.* — *Morbleu!* répondit l'étudiant avec vivacité, *vous êtes un brave homme!* Et ils s'embrassèrent tous les deux avec effusion. Ainsi, l'âme d'un vieillard et celle d'un jeune homme de vingt ans se confondirent dans une même étreinte de joie et d'admiration! L'amateur de poires prit ces deux hommes pour deux fous: il franchit les banquettes pour partir en poussant un gros et long rire. Nous ne connaissons ni son nom, ni celui du

vieux dilettante; mais nous savons que l'étudiant en médecine n'était autre que Berlioz.

Vous voulez savoir maintenant à quel propos je vous raconte cette histoire. Le voici: il n'est pas rare d'entendre aujourd'hui certaines personnes reprocher à Berlioz de répudier toutes les traditions de l'art, d'aspirer au rôle de novateur en musique, et de vouloir inventer un art inconnu. Non, nul ne professe plus que Berlioz une sincère admiration pour les chefs-d'œuvre de Gluck, de Mozart, de Haendel [Handel], de Bach, etc. C'est contre le système d'enseignement adopté par le Conservatoire qu'il s'est élevé, contre cette sorte de *pensée immuable* qui ne conçoit d'autre mouvement pour l'art que celui d'une chaîne de forçats que l'on fait marcher les menottes aux poignets, et les fers aux pieds. L'anecdote que je viens de citer répond suffisamment à cette accusation, et plusieurs de nos lecteurs, peut-être, me sauront gré de leur avoir fait connaître un fait qui peut servir à compléter la biographie de notre jeune artiste.

J'aurai peu de choses à dire du dernier œuvre de Berlioz. Le public a devancé la critique quant aux éloges qu'elle doit au compositeur. Jamais séance plus brillante au Conservatoire. On aurait cru assister à un de ces beaux concerts, où le nom seul de Beethoven produit un enthousiasme magique. L'ouverture du *Roi Léar* a fait une vive impression, mais il est impossible de saisir pour la première fois le fil dramatique de cette œuvre. Quant à moi, je n'ai pas trouvé encore, dans aucune autre composition de Berlioz, une inspiration plus soutenue, une instrumentation plus neuve et plus originale, des effets plus hardis et plus vigoureux. A cet exorde shakespearien a succédé la romance du *Paysan breton*, composée sur les paroles du roman de *Marie*, mélodie ravissante, soutenue par un délicieux accompagnement qui se balance comme une vague sur le rivage de l'Armorique, et dans laquelle on retrouve l'abandon, la grâce naïve, la suave mélancolie de la muse de M. Briseux. Je ne puis parler de la romance de *Marie Tudor*; il n'a pas tenu à moi de n'avoir pu l'entendre. Mais pourquoi M. Berlioz va-t-il confier l'exécution de ses romances, de ces mélodies qui s'exhalent de son âme comme une pensée profonde et poétique, à un chanteur sans goût et sans intelligence comme M. Boulanger? Qu'il laisse à M. Boulanger la romance froide, empesée, prétentieuse, à refrain obligé. Mais qu'il ne gâte pas son œuvre en la livrant à des exécutans qui prennent la fadeur pour la simplicité, l'afféterie pour l'élégance. Un jeune violoniste belge, au mérite duquel j'ai plusieurs fois rendu hommage, M. Haumann, a déployé le plus grand talent et a excité le plus vif enthousiasme dans ses variations sur un thème de la *Fiancée*. M. Haumann est doué de facultés puissantes qui se sont développées depuis l'année dernière, et je ne doute pas que la manière dont il a joué à cette séance n'ajoute à sa réputation. Je lui ferai seulement une observation; la préoccupation où il est de son jeu lui fait négliger la pose de son corps à laquelle on peut reprocher trop de laisser-aller. Mais ce défaut tient à un reste de timidité; en se débarrassant de l'une, il se corrigera de l'autre. La grande sonate de Weber pour piano et orchestre, exécutée par Listz [Liszt], a plusieurs fois été interrompue par les bravos et les transports de l'auditoire. Souvent on oubliait d'écouter pour applaudir. Aussi, il n'y a que Listz [Liszt] au monde qui se soit fait

applaudir dans un *tutti* ! Je ne crois pas que Paganini ait jamais fait pareil tour de force. Il faut tout dire pourtant: le piano de M. Erard est si excellent, il a une telle plénitude de son et, en même temps, il se prête si bien, par une prodigieuse flexibilité de mécanisme, aux contrastes, aux effets variés, aux divers caractères de l'exécution, que l'auditeur, sans le savoir, subit un double enchantement, et de la part du pianiste, et de la part du facteur. Voilà pourquoi Listz [Liszt] est parfois si fascinant qu'il semble tantôt faire gronder tout un orchestre sous ses doigts enflammés, et tantôt évoquer des voix célestes dont les mélodies aériennes semblent voltiger au frôlement d'une aile d'ange.

Nous voici à la *symphonie fantastique*. Hé bien! avais-je tort, lorsque, il y a trois semaines, j'exhortais messieurs les juges, qui se félicitent de la chute d'un jeune artiste comme d'un triomphe pour eux, à modérer leur chant de // 2 // victoire et à se méfier d'une revanche? Avais-je tort de leur prédire un de ces succès qui réhabilitent après un échec accidentel? N'est-il pas vrai qu'il y avait de la différence entre cet artiste réduit à demander grâce et pitié pour lui-même, et ce même artiste obligé quinze jours après de se dérober aux félicitations de tout un auditoire? Cependant, qu'on y prenne garde, c'était le même homme, la même musique, la même symphonie. La salle a retenti d'acclamations prolongées, répétées. Un morceau a été redemandé. Maintenant, l'homme est adopté. Une ou deux parties de son œuvre, il est vrai, sont encore incomprises: qu'importe? Le public sent la qu'il y a là quelque chose au-dessus de lui, mais qu'il finira par s'y élever. — «Nous en serons débarrassés, pensaient-ils. Le jeune artiste ne s'en relèvera pas; il mourra de faim! Mais qu'est-ce que cela nous fait à nous? nous en serons débarrassés; voilà l'essentiel.» — Ils pensaient cela, et le jeune artiste a fait un appel au public, car c'est toujours le public qui décide en dernier résultat, et le public a prononcé. Oui, il faudra bien que vous le subissiez, le jeune artiste dont vous faites fi. On vous l'imposera de force; et qui vous l'imposera? Qui? ce même public que vous blasez, que vous éblouissez, que vous enivrez, que vous prenez par les sens, et qui s'aperçoit, enfin, qu'il a une âme et une intelligence, et que tout ce que vous faites ne saurait parler ni à l'intelligence ni à l'âme. Patience! le moment viendra, mais, pour la critique, le moment est venu depuis long-temps de dire toute sa pensée. Il est des choses que l'on ne peut dire sans danger et même sans ridicule avant qu'elles soient confirmées par l'opinion commune. Aujourd'hui, toutefois, je sens que je réponds à un sentiment universel en écrivant que Berlioz a été, en France, le premier cri musical de l'époque; et les applaudissemens, et les bravos, et l'enthousiasme qui ont éclaté à la dernière séance du Conservatoire n'ont pas d'autre sens que celui de mes paroles.

Que Berlioz, encouragé par son dernier triomphe, jette un regard calme sur la perspective qui s'offre à lui. Qu'il se rassure, les portes du théâtre s'ouvriront devant lui; en attendant, qu'il poursuive son œuvre si bien commencée. Qu'il oublie, pour un temps, sa *Symphonie fantastique*; la postérité la recueillera. Qu'il se livre à d'autres inspirations. Que les nouvelles acquisitions de son esprit, que tout ce que son âme a senti et éprouvé, que tout ce qui s'est révélé à son génie depuis trois ans ne soit pas perdu pour l'art. Soutenu par sa foi en lui-

même, par le sentiment de ses propres forces, il marchera, avec l'assurance de ne plus voir son talent méconnu, vers son avenir qui est en lui et qu'il ne doit chercher qu'en lui; et ceux qui, jusqu'à présent, avaient été réduits à le défendre, le féliciteront d'avoir su se passer de leur appui, et de les laisser exercer à son égard une loyale sévérité.

Je ne terminerai pas ce compte-rendu du concert de Berlioz sans rendre justice à l'orchestre, qui cette fois a exécuté l'œuvre du compositeur avec ce bon-vouloir dont les artistes doivent toujours faire preuve à l'égard les uns des autres. M. Girard a dirigé l'exécution avec une rare intelligence. C'était, pour lui, plus qu'une affaire d'amour-propre, c'était une affaire de cœur.

Le dimanche précédent, un jeune artiste dont le nom est moins populaire que celui de Berlioz, mais dont le talent est justement apprécié par les connaisseurs, M. Ferdinand Hiller, avait rassemblé dans la même salle l'élite de la société parisienne. Nourri de fortes études, doué d'un esprit laborieux et persévérant, M. Hiller travaille en conscience, recherchant peu l'éclat d'une réputation précoce, et dédaignant l'emploi de ces moyens brusques par lesquels tant d'autres veulent fonder leur renommé. Deux fragmens d'une symphonie, déjà exécutée il y a deux ans, ont ouvert la séance. Les morceaux se distinguent par une grande habileté de facture. L'audace et la hardiesse ne sont pas les qualités qui dominent chez M. Hiller; il a plus de vigueur que d'entraînement. La contexture de ses compositions est quelquefois un peu compacte, son style manque aussi d'air et de jour. Mais, à côté d'une science de détails très-remarquable, on trouve partout des chants pleins de nouveauté et de charmes. J'aurais besoin d'entendre plusieurs fois la deuxième symphonie de M. Hiller pour prononcer sur son mérite. Le premier allegro et le finale renferment de très belles idées dont je n'ai pas encore saisi l'enchaînement, mais le *Scherzo* et l'*Andante*, surtout, sont des morceaux d'un ordre supérieur. Il y a peut-être trop de traditions beethoveniques dans le *Scherzo*, et le premier motif semblerait exiger plus de développement. Il est impossible pourtant de rencontrer une idée plus heureuse. Il y a une inspiration très-élevée dans l'*Andante*, une couleur sévère et toujours poétique, un grand charme dans les dispositions diverses de l'instrumentation. Le concert de M. Hiller offrait en outre un intérêt tout historique. Il a exécuté tantôt avec l'orchestre, tantôt avec MM. Litz [Liszt] et Chopin des morceaux de Bach et de Mozart, de ces grands maîtres que M. Hiller étudie avec amour. Cette séance nous a fait connaître aussi un jeune talent tout naïf, tout pur, tout plein d'avenir. C'est mademoiselle Pixis, qui a chanté divers morceaux italiens et allemands avec une expression et un sentiment dont peu d'artistes consommés offrent l'exemple. Mlle. Pixis possède une belle voix, pleine de suavité et de cet accent intime qui pénètre le cœur. Parmi les morceaux dont je viens de parler, il en est un que je signale, parce qu'il a été composé par un jeune artiste allemand, M. Dessauer, dont le nom mériterait d'être plus connu, et qui réunit dans ses ouvrages cette grâce, ce pathétique, cette douce chaleur qui caractérisent particulièrement le génie de Schubert.

M. Hiller est sans contredit un des hommes sur lesquels doivent le plus compter ceux qui attendent une époque brillante pour l'art musical. Et cette époque, il faut la hâter et par les productions du talent et par les travaux de l'érudition. Les uns enchantent, les autres instruisent. Sous ce dernier point de vue, *l'Encyclopédie pittoresque de la musique*, qui se publie par livraisons depuis quelque temps, est destinée à exercer une influence salutaire sur les progrès de l'art. Nulle science dans son histoire, dans ses transformations, plus curieuse à observer que la musique. Nulle autre ne reproduit avec plus de vivacité, plus de naïveté les divers caractères des siècles, des nations, des institutions. Elle porte en elle la trace de tous les usages, de toutes les coutumes populaires, et, pour ainsi dire, l'empreinte de chaque tradition sociale, dans les chants populaires, dans les airs de danse, dans les cérémonies du culte, et dans les formes si variées des instrumens. *L'Encyclopédie pittoresque* est consacrée à l'exhumation des curiosités de l'art ancien; elle les représente à l'œil par la gravure; elle les fait entendre à l'oreille par la notation. Chaque livraison est une mosaïque dans laquelle on voit figurer tantôt un de ces vieux créateurs comme Guid'Arezzo [Guido of Arezzo], qui se sont immortalisés par l'invention d'un système qui n'était pour eux qu'un délassement; tantôt le château d'un fameux chansonnier du moyen âge, le sire de Coucy; tantôt un morceau de musique moderne, une gracieuse inspiration, sténographiée, en quelque sorte, sur le piano de M. Bertini. Tout cela, nous le savons, est de la science de seconde main, mais elle est suffisante pour les gens du monde; et, quant aux artistes, combien peuvent se flatter de la posséder?

— Une des plus belles renommées classiques parmi les pianistes, le célèbre Cramer, dont les *Etudes* sont et seront toujours des chefs-d'œuvre de composition et de goût, s'est fait entendre trois fois dans une brillante soirée chez M. Erard. Ceux d'entre les auditeurs les plus accoutumés aux tours de force de certains de nos artistes, n'ont pu refuser leur admiration à cette méthode si large, si pure, si belle, à cette exécution pleine de franchise et d'élégance. Les personnes qui ont vu Dusseck [Dussek] pendant le dernier séjour qu'il fit à Paris, se souviennent de lui avoir entendu dire, à propos des jeunes pianistes de son temps: *Ces messieurs sont plus forts que moi, mais je joue mieux qu'eux*. Il me semble que plusieurs de nos virtuoses ont pu se figurer que Cramer leur adressait le même compliment.

LA QUOTIDIENNE, 17 janvier 1834, pp. 1-2.

Journal Title: LA QUOTIDIENNE
Journal Subtitle: None
Day of Week: vendredi
Calendar Date: 17 JANVIER 1834
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 17
Pagination: 1 à 2
Title of Article: REVUE MUSICALE.
Subtitle of Article: CONCERT DE M. HECTOR BERLIOZ. —
CONCERT DE M. FERDINAND HILLER. —
ENCYCLOPÉDIE DE LA MUSIQUE. —
CRAMER.
Signature: J. D'O.....
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page feuilleton
Cross-reference: None